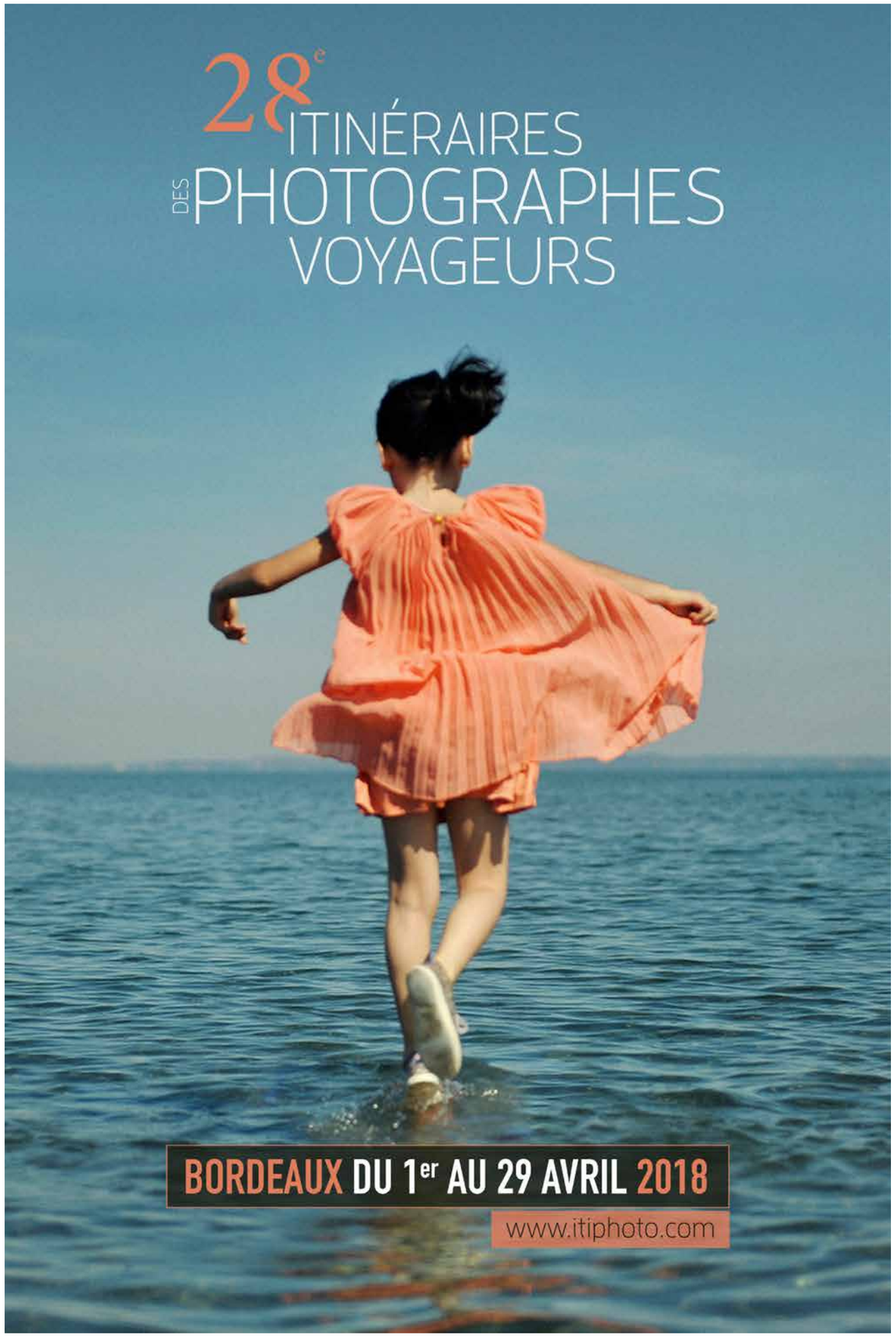


Photographie de ©Philippe Leroux /Brassage

DOSSIER DE PRESSE

28e édition

WWW.ITIPHOTO.COM

28e ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS **28E ÉDITION**

Du 1er au 29 avril 2018, à Bordeaux, le festival *Itinéraires des photographes voyageurs* invite le public dans les principaux lieux culturels publics et privés de la métropole aquitaine, autour de **17 expositions**, à la découverte de regards contemporains et singuliers sur notre planète.

Depuis plus d'un quart de siècle, le festival a accompagné l'évolution de la photographie au rythme des révolutions techniques et stylistiques, en veillant à présenter les **formes de photographies d'auteurs les plus diverses**.

Du Rocher de Palmer à Cenon, à la Salle Capitulaire Cour Mably au cœur de la ville, cette **28e édition** propose aux visiteurs d'effectuer leur propre itinéraire au fil des expositions, et de découvrir ainsi le travail de photographes professionnels confirmés ou issus de la nouvelle génération.

À partir du 1er avril, l'intégralité des images présentées lors du festival, sont consultables sur le portail de la manifestation **www.itiphoto.com**.

WEEK-END DE RENCONTRES **6-7 AVRIL 2018**

Le public est invité à suivre le parcours en compagnie des photographes invités les 6 et 7 avril 2018.

VENDREDI 6 AVRIL
16h30 Bibliothèque Grand Parc
17h30 Arrêt sur l'Image Galerie
18h45 Rocher de Palmer à Cenon

SAMEDI 7 AVRIL
10h00 Salle capitulaire cour Mably
11h00 Voyageurs du Monde
11h45 Espace Saint-Rémi(vernissage officiel du festival)
14h00 Bibliothèque Mériadeck
15h15 l'Ascenseur Vegetal
16h30 Galerie DX
17h15 Marché de Lerme

AVEC LE FIDÈLE SOUTIEN DE

Mairie de Bordeaux, SAFRAN Immobilier, Hôtel Mercure Bordeaux Chartrons, la SAIF, Bœsner, Act'Image, Central DUPON, Singular Lens, l'ICART, la Fondation PICTO, Fromagerie Jean D'Alos, Château Saint-Pey, Voyageurs du Monde, Le Rocher de Palmer, Arrêt sur l'Image Galerie, Galerie DX, L'Ascenseur Végétal, JunkPage, Wipplay, Corridor Elephant, FIP

CONTACT PRESSE

Vincent Bengold
06 62 85 38 41
contact@itiphoto.com

PRESSE

CATALOGUE PHOTOS PRESSE
Faites nous votre demande par mail pour accéder aux images haute définition libres de droit dans le cadre exclusif de la promotion de la manifestation
contact@itiphoto.com

DIRECTION ARTISTIQUE

Nathalie Lamire-Fabre & Vincent Bengold
Itinéraires des Photographes Voyageurs
45 cours du Médoc, 33300 Bordeaux

SITE PUBLIC

www.itiphoto.com

PROGRAMME

1 JEAN-MICHEL ANDRÉ - 4 - *borders*

2 TÉO BECHER - 6 - *tuk time*

3 MARC BLANCHET - 8 - *la nuit*

4 DIDIER BIZET - 10 - *l'interminable hiver au bord de la mer d'aral*

5 PATRICE DE BRUXELLES - 12 - *weltberg, la montagne-monde*

6 LISE DUA - 14 - *la vallée blanche*

7 NAHIA GARAT - 16 - *islada*

8 YOHANN GOZARD - 18 - *nuits d'asphalte*

9 MARINE LÉCUYER - 20 - *fiction(s)*

10 JEAN-PAUL LEFRET - 22 - *archanges-urbains*

11 OLIVIER LÉGER - 24 - *parfois sur ma route*

12 PHILIPPE LEROUX - 26 - *brassage*

13 FRÉDÉRIC D. OBERLAND - 28 - *jours redoutables*

14 LUCIA PELUFFO - 30 - *isabel*

15 AURÉLIE SCOUARNEC - 32 - *anaon*

16 THIS IS NOT A MAP - 34 - *usa*

17 CYRUS CORNUT - 36 - *chongqing, sur les quatre rives du temps qui passe*

JEAN-MICHEL ANDRÉ

borders

1>30 AVRIL 2018 | 01

BIBLIOTHÈQUE MÉRIADECK

LUNDI ET JEUDI DE 13H À 19H
MARDI, MERCREDI ET VENDREDI DE 10H À 19H
SAMEDI DE 10H À 18H
85 COURS DU MARÉCHAL JUIN

Le point de départ de ce travail se situe dans la jungle de Calais, à la veille de l'évacuation du bidonville en 2016. Sur ces quelques kilomètres carrés de sable et de broussailles, j'ai rencontré des réfugiés qui cherchaient abri. Des femmes, des enfants et des hommes réunis dans l'espoir d'une dernière traversée. Parmi les nombreuses photographies que j'ai réalisées, j'en ai retenu une, celle du jeune homme accroupi face au mur de grillage qui bloque l'accès au port.J'ai composé Borders autour de cette photographie. Non pas comme une série, ni tout à fait comme un récit : plutôt comme un recueil photographique, avec pour motif la tension entre l'effacement et l'épaisseur des paysages.Borders est un ensemble de photographies prises dans une temporalité flottante et des espaces incertains. En ne situant pas les prises de vue - à l'exception de la Jungle, ce non-lieu -, j'ai volontairement gommé la carte, pour soustraire mon travail à une lecture strictement documentaire. Car les paysages de souffle et de silence que je photographie sont d'abord les miroirs de récits intimes, faits de glissements. Ils tracent un fragile liseré entre le réel et l'imaginaire, le souvenir et le présent. Je suis cette ligne de crête, travaillant l'ombre plutôt que l'objet.Mais Borders serait un contresens si cet ensemble n'était que continuité. Les frontières divisent, tuent. En provoquant la mise en tension de fragments de paysage, j'ai installé une atmosphère de gravité et voulu sonder le vertige du vide. Car, de l'au-delà, que reste-t-il ? L'épaisseur d'un voile, le relief des mots, l'impression de la photographie, pour sceller la possibilité d'une rencontre et d'un dialogue.

JEAN-MICHEL ANDRÉ WWW.JM-ANDRE.COM

Jean-Michel André est diplômé de l'école de l'Image des Gobelins, section photographie.Né en 1976, il vit et travaille entre la France et la Tunisie. Les voyages nourrissent son travail sans qu'il ne prétende dire un pays ou ses habitants. Il préfère emprunter les chemins de traverse : révéler l'ombre, inviter à l'exploration d'une géographie intime, d'une géographie du manque.Depuis une dizaine d'années, il poursuit un travail de création photographique, au croisement des lectures plastique et documentaire. Il s'interroge notamment sur la notion de territoire en questionnant le rapport à l'espace et à la mémoire.Dans ces dernières séries, il investit des lieux qui entretiennent un lien avec un passé révolu pour les interroger au présent : de quels mythes ces paysages sont-ils porteurs ? Quelle société produisent-ils ? Quels désirs accueillent-ils ? Quelles circulations y sont possibles ?Jean-Michel André donne à voir son travail dans le cadre d'expositions individuelles et collectives en France et à l'étranger : Fotofever Paris, Rencontres de la Photographie d'Arles, Bibliothèque nationale de France, galerie Les Bains Révélateurs, Paradise Row Gallery (Londres), Instituts français du Maroc... Lauréat de la Bourse du Talent 2017 - catégorie paysage, sa série « Borders» intègre la collection photographique de la Bibliothèque nationale de France et sera également publiée par Delpire Éditeur dans un ouvrage collectif.

borders

TÉO BECHER

tuk time

SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
3 RUE MABLY, 33000 BORDEAUX

Tuk Time c'est d'abord un récit, une histoire, ou plutôt le croisement de plusieurs histoires. Il y a Tuktoyaktuk, village inuvialuit sur les berges de la mer de Beaufort dans l'arctique canadien, et nous, Téo et moi. Tuk time c'est notre histoire entremêlée à celles du village, de la traite de la fourrure à l'exploitation pétrolière, des écoles résidentielles au passage du Nord-Ouest. Ce sont des enjeux politiques, économiques, écologiques et historiques dont on a tenté de suivre les fils ; et puis notre rencontre avec celles et ceux que l'on y croise et nos instants quotidiens, à deux, amoureux. Entre le documentaire et l'intime, la lumière devint notre fil rouge. D'abord omniprésente, presque envahissante : tout est blanc mais ce blanc se teinte de dizaines de nuances. Les images à la chambre racontent dans le temps long, dans les paysages scrutés. Ensuite la lumière se fait plus rare, elle tente de se frayer un chemin au travers de l'appareil photo. Les images au moyen-format s'assombrissent tout en étant parsemée d'éclats lumineux - ce sont des récits en «nous», entrecoupés de rencontres..

Roxane Gabet

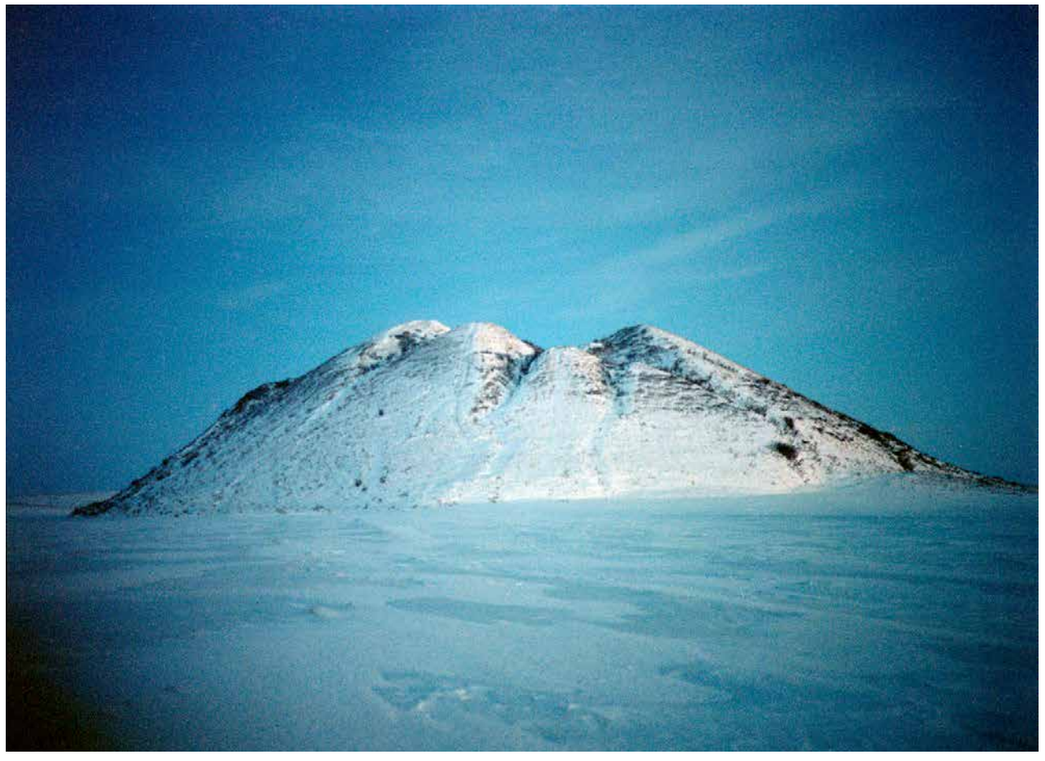
TÉO BECHER WWW.TEOBECHER.BE

Téo Becher vit et travaille entre Bruxelles et Nancy, sa ville d'origine. Titulaire d'un baccalauréat de photographie obtenu à l'ESA "Le 75", Teo explore diverses dimensions de la photographie documentaire.

De l'intime au paysage, il travaille uniquement à l'argentique, exploitant les capacités de la chambre technique et du moyen format.

Membre du collectif Brassage Photographique.

tuk time



MARC BLANCHET

la nuit

Portfolio précédé de *Photographier la nuit* d'Éric Vuillard, Immanences éditions

La nuit exprime nos tourments, notre nature de chose vivante, déterminée, réflexive. La nuit cache. La nuit promet. La nuit extériorise la matière pensante ; elle est une extrusion de l'homme, une sorte de miroir. On y voit juste assez pour se deviner. On n'y voit presque rien, comme en soi.
C'est pourquoi cette série de photographies répond à une question : « photographier quoi ? » ; et tout au bout de cette question, le *quoi* se transforme en *qui*. Et là encore, si la présence subjective est palpable, si elle sature les très belles photographies de Marc Blanchet, cette présence n'est jamais incarnée dans un fragment de songe, dans un détail, on l'éprouve, mais ce n'est pas le mythe du moi, la petite légende de notre intériorité que l'on devine, c'est une simple émanation du sujet, cette atmosphère qui, à travers la médiation technique, se dépose partout et signale qu'*il y a quelqu'un*.
La nuit, il y a quelqu'un. Il y a mon ombre, les ténèbres de mon esprit, mes incertitudes, mes désirs, et tout cela miroite. On photographie toujours ce miroitement. Peut-être Marc Blanchet tente ici de ne photographier que lui. Rien d'autre. Seulement la nuit et *sa* présence. Il s'y confond. Il s'affole aussi peut-être, il marche vite, il roule des heures, il tente de se détacher de la nuit, de la tenir en joug. Mais rien n'y fait. Elle échappe.

Extrait du texte d'Éric Vuillard *Photographier la nuit*
in *La Nuit*, Marc Blanchet, Immanences éditions

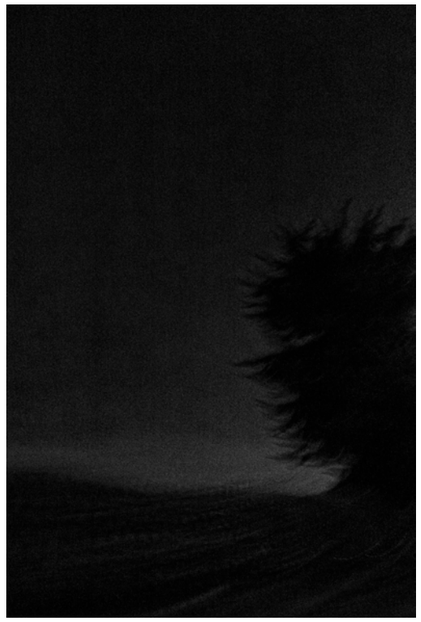
1>29 AVRIL 2018 **03**

ARRÊT SUR L'IMAGE GALERIE
DU MARDI AU SAMEDI 14H30 > 18H30
45 COURS DU MÉDOC, 33300 BORDEAUX

MARC BLANCHET WWW.MARCBLANCHET.FR

Depuis 2007, Marc Blanchet présente son travail photographique en galeries et centres d'arts. Aux séries *Miroirs du double* (2007) et *Miroirs du double / Sri Lanka* (2008, présentée au Sri Lanka à l'invitation de l'Ambassade de France), ont succédé *Fantôme* (texte de l'écrivain Éric Vuillard, 2012) et *Récemment* (texte de l'historien Patrick Boucheron, 2014). Les éditions Immanences, qui suivent désormais ce travail pour des réalisations à tirage limité, ont réalisé en mai 2017 le portfolio tirage palladium *La Nuit* accompagné d'un texte typographié d'Éric Vuillard (prix Goncourt 2017 pour *L'Ordre du jour*, éditions Actes sud, ouvrage pour lequel Marc Blanchet a réalisé les photographies du tirage de tête, édité par la librairie Pierre Bravo Gala, Paris). Les photographies de Marc Blanchet sont présentes dans des collections publiques (dont la BNF) et privées.
Écrivain, Marc Blanchet a publié une vingtaine d'ouvrages (poésie, essais, récits, proses), entre autres aux éditions Corti, Le Bois d'Orion et La Lettre volée. À paraître aux éditions La Lettre volée en 2018 : *Souffle de Beckett*, essai et *Valses & enterrements*, proses fantasmatiques.

la nuit



LE ROCHER DE PALMER, CENON

DU LUNDI AU VENDREDI 14H > 18H
OUVERTURE LE SAMEDI 7
ET LES SOIRS DE CONCERTS
1 RUE ARISTIDE BRIAND, 33152 CENON

DIDIER BIZET

l'interminable hiver au bord de la mer d'aral

L'hiver, au bord de la mer d'Aral, la température avoisine les -20°. Les yourtes des anciens nomades des steppes Kazakh, ont été remplacées par des maisons en briques dont les sols surchauffés au feu de bois sont encore recouverts de tapis. Située à 90 km ou 11 heures de piste enneigée de la ville d'Aral (Aralsk en Russe), la petite population de Tastubek s'organise pour sa survie hivernale. L'eau courante fait défaut et, quand le camion-citerne arrive à se frayer un chemin à travers les congères balayées par le vent glacial, on est heureux à Tastubek. Si cette mer de glace est de toute beauté pour les rares touristes se risquant à venir en hiver, la mer d'Aral est pour les Kazakhs une ressource alimentaire de première importance. Depuis la construction du barrage de Kokaral en 1995, l'eau abondante de poissons est de retour dans la petite mer d'Aral. La pêche en hiver est particulièrement difficile, les filets sont parfois entreposés à plusieurs km du rivage et la banquise peut-être fragile en voiture ou à moto à la fin de la saison. Deux personnes ont trouvé la mort ces deux dernières années; l'inconscience de la conduite à vitesse élevée et alcoolisée sur la steppe enneigée n'est nullement contrôlée. La saison est longue et ennuyeuse, le froid ralentit la vie. Vêtus de survêtements ou de combinaisons « brandés », récupérées sur des chantiers, les Kazakhs de la mer d'Aral ne reculent devant aucuns sacrifices. Pour certains, l'hiver semble être leur saison préférée, l'été est trop chaud et au printemps, les pistes boueuses deviennent impraticables. L'avenir est une inconnue au village, après l'électricité, la télévision par satellite est présente dans tous les salons, on y regarde les meilleurs shows à paillettes d'Astana. Une fois arrivés sur Aral, les plus jeunes s'empressent de se connecter à Facebook et Instagram. Quand vous leur demandez si l'eau courante n'est pas plus importante qu'un compte sur un réseau social, ils vous répondent que le progrès c'est d'abord internet. L'hiver en mer d'Aral est long car le silence qui y règne pèse également sur le mental; derrière les belles neiges et la limpidité de la blanche banquise, les pêcheurs, et les éleveurs de Tastubek subsistent.

DIDIER BIZET WWW.DIDIERBIZET.COM

Après un diplôme national des Beaux-Arts, je travaille en tant que directeur artistique et directeur de création pour le compte d'agences de communications en France et à l'étran-ger. (Publicis Dialog, Havas health care, Leo Burnett Prague, JWT Paris, TBWA interac-tive, Euro RSCG Prague). En 2015, je rejoins le studio Hans Lucas et me consacre uni-quement à la photographie. Mes attirances vont vers les anciens pays du bloc soviétique ou la mélancolie du temps est un repère important dans ma quête photographique. Je me considère comme un photographe documentaire, l'information que je délivre doit-être simple et contextuelle. La photographie est pour moi un vrai apprentissage de l'environ-nement, elle me donne des réponses à mes propres questionnements sur les sociétés. Elle n'est pas que plaisante mais aussi nécessaire à ma propre expérience de vie. Mes projets à venir devraient m'enmener de nouveau en Crimée, au Kazaksthan, en Russie, mais aussi en Mongolie et au Belarus.

DIDIER BIZET

l'interminable hiver au bord de la mer d'aral

VOYAGEURS DU MONDE
DU LUNDI AU SAMEDI 10H > 19H
28 RUE MABLY, 33000 BORDEAUX

PATRICE DE BRUXELLES

weltberg, la montagne-monde

Depuis 2014 et la mort d'un de mes proches, je me suis attelé à disparaître : j'ai arrêté de prendre des photos, coupé les ponts avec la plupart de mes amis et cessé toute activité hormis celles indispensables pour subvenir à mes besoins. Je me suis astreint à une vie minimaliste dans mes échanges sociaux comme dans mon rapport au monde.
La mort de ce proche est venue réveiller chez moi une envie antérieure de me couper du monde. Je me suis toujours senti un peu désarmé pour affronter les rames de métro bondées et embaumées des haleines matinales, braver la chaleur artificielle de mes collègues suffoquant sous la pression professionnelle et lutter contre les notifications oppressantes des messageries et autres réseaux sociaux avec leur injonction à communiquer.
C'est d'abord avec l'espoir de me dissimuler que j'ai abordé les sentiers des alpes autrichiennes. Abandonner une société du spectacle à laquelle j'ai déjà trop participé.
Pourtant, au cours de ces journées passées à arpenter les flancs et les crêtes montagneuses, m'est revenu en tête le jeu de Guy Debord et Ivan Chtcheglov : la dérive psychogéographique. Cela consiste à délimiter un territoire et à en explorer les moindres recoins en un temps limité. Seul dessein : en revenir avec des poèmes, des photographies ou des esquisses...
En entreprenant ce jeu, j'ai commencé subtilement à me sentir vivant quelque part, relié à un lieu. La monotonie des pas répétés à laquelle je me suis soumis sur ces sentiers et l'acuité de l'esprit requise par cette dérive psychogéographique ont fini par m'ancrer au creux de ces montagnes.
De retour à Bruxelles, les photographies réalisées ont tout à coup pris la saveur d'un monde que je n'avais jamais vu et qui était pourtant sous mes yeux. Durant ces heures de marche, je n'ai pas tant fait l'expérience de me recentrer sur moi-même qu'au contraire éprouver le sentiment de n'être plus personne en particulier ; juste un souffle de vie impermanent relié à ceux qui nous ont précédés et ceux qui nous survivrons.

PATRICE DE BRUXELLES WWW.PATRICEDEBRUXELLES.COM

De l'origine de mon nom de famille à l'emploi de mon nom d'emprunt, la dissimulation est un élément récurrent dans ma vie. Mon intérêt pour la photographie a donc été tout naturel ; si nous croyons qu'elle rend visible le monde, nous oublions trop souvent qu'en tant qu'artifice elle participe aussi à le dissimuler. Diplômé en anthropologie et en photographie, j'explore dans mes projets cette frontière entre l'apparent et le latent. Mon travail est tout autant documentaire que fictionnel, intime que distant. Il questionne chacun de nous sur qui nous sommes et comment nous nous mettons en scène, ici et maintenant.

weltberg, la montagne-monde

LISE DUA

la vallée blanche

Au rythme des saisons de la vallée de Chamonix Mont-Blanc j'ai suivi ses habitants sur des sentiers porteurs d'une histoire personnelle, d'une mémoire individuelle ou d'un quotidien. J'ai recueilli leurs témoignages et marché dans leurs pas, le long des sentiers qu'ils m'ont fait découvrir.
En les suivant sur ces itinéraires, je transmets une expérience du territoire spécifique à chacun, où l'intime s'entremêle avec le collectif pour retranscrire la complexité de cette vallée. Cette série a été réalisée dans la vallée de Chamonix Mont-Blanc, d'octobre 2015 à avril 2016 dans le cadre de la résidence SHOOT Quinzaine Photographique, mise en place par la structure Image Temps.

LISE DUA LISEDUA.COM

Lise Dua est née à Chambéry en 1989. Après des études en Arts Plastiques elle se dirige vers la photographie et sort diplômée de l'ENSP en 2013. Son travail questionne la notion de famille, que ce soit à travers une recherche autour de la transmission dans sa propre famille ou bien dans des communautés des appartements communautaires de Russie. Prenant pour objet d'observation le visage et le lien entretenu à un espace particulier elle s'interroge sur l'image de soi et la relation aux autres, autant que sur la relation au territoire. Ses images ont été montrées en France et à l'étranger, au Festival Manifesto, à la Galerie des Filles du Calvaire, aux Rencontres de la Photographie et ont remportées le deuxième prix Libération Apaj en 2015.

NAHIA GARAT

islada

1>29 AVRIL 2018 | **07**

BIBLIOTHÈQUE DU GRAND PARC

MARDI ET VENDREDI 10H > 12H - 14H > 18H
MERCREDI 10H > 18H
JEUDI 14H > 18H
SAMEDI 10H > 17H
34 RUE PIERRE TREBOD, 33300 BORDEAUX

Nos premiers ressentis se sont nichés au plus profond de notre enfance. Les sentiments de solitude, d'incompréhension, d'exclusion, de joie, d'excitation et de découverte que nous pouvons éprouver au quotidien ont pris racine dans notre enfance. Ainsi, la colonie de vacances est une mémoire collective qui témoigne de ces grandes découvertes, telles que la rencontre avec l'autre, les autres, le groupe.
Islada retranscrit ici, à travers des portraits et scènes de vies, des moments que chacun d'entre nous avons vécus dans nos premières années de découverte de l'autonomie et de l'amitié.
Ce documentaire a été réalisé en argentique au moyen format léger. Il permet d'avoir le regard dégagé face à l'autre, un jeu de miroir s'installe alors, indispensable à l'état d'esprit de ce travail.

Le point de vue est essentiellement travaillé en noir et blanc. La texture, rugosité de l'image, reste veloutée. Des images certes denses, mais avec un contraste assez doux. Ce choix plastique permet de se détacher de la réalité, afin d'en fabriquer une nouvelle, totalement subjective, rattachée au monde des souvenirs.

Islada signifie « le reflet » en basque.

Travaux argentiques réalisés en France durant cinq étés de 2013 à 2017 à Marans, Loudenvielle, Contis, Rivière-sur-Tarn, Rocamadour et Sanguinet.

NAHIA GARAT WWW.NAHIAGARAT.FR

Nahia Garat est née en 1992 à Bayonne.Dès 2010, elle multiplie les expériences d'assistante en photographie sur Bordeaux et au Pays basque durant plus d'un an.Sa rencontre avec Jean-Luc Chapin (membre de l'agence Vu), fut décisive dans sa façon d'appréhender la photographie d'auteur. En 2012 elle conforte sa formation durant deux ans à l'école de photographie toulousaine, l'ETPA.

Elle est tout d'abord portée par une démarche où la photographie devient un jeu de rencontre par l'action qu'elle crée, mettant en avant le sens de l'image plutôt que la valeur esthétique. Puis elle se dirige ensuite vers une photographie couleur, qui tente de capter des atmosphères indicibles à travers des environnements particuliers tels que la montagne ou à l'opposé les capitales.

Photographe indépendante particulièrement à l'aise dans le reportage, le documentaire et le portrait, elle travaille régulièrement en lien avec des agences de communication, la presse, ainsi que pour des particuliers.Nahia vit à Bordeaux et travaille en Nouvelle-Aquitaine.

YOHANN GOZARD

nuits d'asphalte

1>29 AVRIL 2018 | **08**

GALERIE DX
MERCREDI - JEUDI - VENDREDI 15>18H
SAMEDI 14H>19H
LUNDI - MARDI SUR RENDEZ-VOUS
10, PLACE DES QUINCONCES, 33300 BORDEAUX

Tout commence par la fin d'un voyage au long cours après lequel Yohann Gozard décide de se consacrer à la photographie. Il dissocie son travail du rêve de destinations lointaines pour s'attacher au réenchantement de son environnement direct, par l'errance automobile et le temps long. Presque exclusivement nocturnes, ses images sont les captures recomposées d'apparitions hallucinées au détour des routes. Elles stratifient l'expérience du temps qui s'étale, elle construisent dans des espaces génériques et anonymes des paysages singulièrement intimes.

Car dans le noir enveloppant de la nuit, pas d'horizons : la lumière seule définit la portée du regard et l'espace visible, recomposant au gré des lampadaires quelques îlots de paysages isolés, autant de décors oniriques, de scènes de théâtre, de plateaux de cinéma et d'histoires possibles qui adviennent dans la banalité routinière des paysages du quotidien auquel nous ne prêtons qu'une attention résiduelle et sans désirs.

YOHANN GOZARD YOHANNGOZARD.COM

Yohann Gozard, né en 1977 à Montluçon, vit et travaille à Toulouse. Après un cursus en Arts Appliqués puis en Audiovisuel, il se consacre finalement à la photographie qui devient le support exclusif de son travail de création. Depuis plus d'une quinzaine d'années il réalise principalement des prises de vues nocturnes en poses longues. À cheval entre photographie plasticienne, pratique contemplative et approche plus classique du paysage, ses images très travaillées interrogent autant les mutations les plus récentes de la photographie que notre expérience du paysage et l'histoire de sa représentation. Son travail fait l'objet d'expositions régulières depuis 2006 en France et à l'étranger.

MARINE LÉCUYER

fiction(s)

ARRÊT SUR L'IMAGE GALERIE
DU MARDI AU SAMEDI 14H30 > 18H30
45 COURS DU MÉDOC, 33300 BORDEAUX

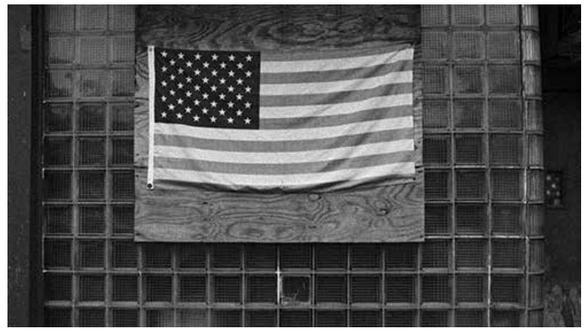
États-Unis, traversée Est-Ouest.
64 jours, 7635 kilomètres.

Des trains, des routes, des déserts.
Des villes, des chemins, des visages.
Des océans - *deux*.
Des soleils, des nuits bleues - *ou noires*.
De la neige, parfois.
De l'eau.
Des paysages, des falaises, des questions.
Des plaines, des vides,
un train qui roule.
Des étreintes, des secrets, ses yeux clos.
Arrêt sur image.
Fiction.

Les images de cette série sont nées de la matière mouvante de dizaines de séquences vidéos, filmées tout au long d'une traversée des États-Unis. Transformées en un film immobile, elles s'articulent entre-elles pour évoquer un territoire insaisissable. L'imaginaire se déploie, les histoires se racontent, se croisent, s'échappent.

MARINE LÉCUYER WWW.MARINELECUYER.COM

Née en 1986, Marine Lécuyer vit et travaille à Bordeaux. Photographe autodidacte, elle aborde l'image comme une matière première, à travers laquelle elle explore la notion de territoire, géographique et intime. Son travail commence à être exposé en 2013. Depuis, elle poursuit le développement d'une écriture photographique personnelle dans laquelle l'image s'affranchit de la représentation du réel pour devenir le reflet de visions intérieures.



JEAN-PAUL LEFRET

archanges-urbains

ESPACE SAINT RÉMI
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX

À travers son parcours autour du monde, Jean-Paul Lefret construit des images où la ville, dans sa dimension effrénée et déchaînée, accueille toujours, quelque part, *«un cœur battant et son gardien tranquille»*. Ces représentations, qui incarnent une entrée en résistance contre l'érosion de l'humain (de la Chine au Brésil, de New York à Paris), nous alertent et nous apaisent. Elles ressemblent à des icônes, mais portent le signe matériel d'une humanité qui s'étiole et qui pourtant résiste : un cœur... Qu'elles arborent comme *«un nouvel animisme pour notre modernité, au cœur de l'urbanité»*. Du matériel au spirituel, le chemin s'inverse à l'infini.
«Enchantez la vulgaire réalité» écrivait Apollinaire...

Philippe Pataud Célérier, auteur et journaliste, nous remet en mémoire cette citation du poète, pour décrire le travail de Jean-Paul Lefret.
«Ce à quoi semblent faire écho ces frêles adolescentes comme tombées par effraction dans un monde qui n'était pas le leur mais dont elles prennent possession, presque sur la pointe des pieds, le regard droit devant elles, nuque parfois de côté.
Elles sont pourtant sereines, auréolées d'une sainteté qui paraît irréelle dans les lieux où elles se manifestent : piste d'atterrissage, périphérique, parking de supermarché, tunnel de métro... Aussi irréels que ces lieux qui n'en sont pas ou sont plus exactement les non-lieux bien réels de notre urbaine modernité. Elles se tiennent là, en contact avec un monde qu'elles ont réduit à l'échelle d'un barreau comme portées par la grâce aérienne des oiseaux dont on chercherait en vain dans le pli des drapés quelques traces de polychromies.
Car elles sont bel et bien vivantes. Et elles sont d'autant plus présentes que leur immobilité contraste avec ce monde qui, lui, ne semble être là que de passage.
Audacieux renversement de perspectives – le monde passe, nous restons – dont seuls sont capables les adolescents avant que ne leur soit inoculée cette raison qui empêtre. Mais que signifie ce cœur, sorte de matricule ventricule, que chacune arbore et qui prend la matière, la couleur du milieu dans lequel il se fond : plumes d'oiseau pour l'une, étiquettes de produits de consommation pour l'autre ?...
En «réincoeurporant» ces espaces désincarnés où s'éprouve solitairement de plus en plus durement la communauté des hommes, ne nous invitent-elles pas à penser à nouveau le territoire comme un corps humain ? Nouvel animisme qui à force d'être chassé de la nature se refugierait dans notre envahissante urbanité ?»

JEAN-PAUL LEFRET WWW.ARCHANGES-URBAINS.COM

Né en Côte d'Ivoire en 1957, il quitte l'Afrique à 16 ans. Il est diplômé de l'École Nationale de Photographie Louis Lumière à Paris en 1980.
Basé à Paris avec sa famille il puise dans l'héritage de son enfance et ses voyages à travers le monde une inspiration alliant la modernité et l'esthétique, le rêve et la poésie. En parallèle il collabore avec divers magazines : Dealer de luxe, Vogue Bambini, L'Officiel, Muteen, MilK, The Playground.
Une autre partie de son travail personnel s'oriente vers des séries de photographies d'ethnies nomades comme les Tsatans de Mongolie, les Aborigènes Tiwis en Australie, les Mokens de Thaïlande, les Inuits dans le Nunavut, afin d'éditer des contes inédits pour la jeunesse. Il est également éditeur et contributeur de la revue The Playground.

archanges-urbains

SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY

DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
3 RUE MABLY, 33000 BORDEAUX

OLIVIER LÉGER

parfois sur ma route

De mes voyages passés, des images sont restées. Comme autant d'indices d'une étrange énigme.Instants en équilibre, où le réel se fissure, laissant entrevoir au-delà.Instants en équilibre, probablement invisibles s'ils n'avaient été figés à jamais.Etranges parcelles d'un univers intime.Passager d'un curieux voyage, une errance onirique et autofictionnelle, celle de ma propre vie. Cette série est le récit visuel de ce périple.

Avec les photos d'Olivier Léger, on voyage. Où ? On ne sait pas. Il n'y a pratiquement aucune indication de lieu et de temps. Seulement la présence de lettres qui scintillent dans la nuit, peut-être des idéogrammes chinois, qui nous préviennent d'une zone géographique, mais ce n'est pas certain ! Seulement un réveil posé sur une chaise et qui indique, en lettres rouges, 7.47 mais, là aussi, on n'en saura pas plus. Seulement un hôtel pas encore vraiment réveillé avec, semble-t-il, un nom français mais cela pourrait être aussi n'importe où ailleurs. Et puis, c'est tout ! C'est d'abord un voyage personnel, un voyage dans le temps, vécu comme une recherche de soi - pour reprendre un titre célèbre - déroulé au fil des images et du vent, de jour comme de nuit, en couleur ou en noir et blanc, partout et nulle part à la fois.

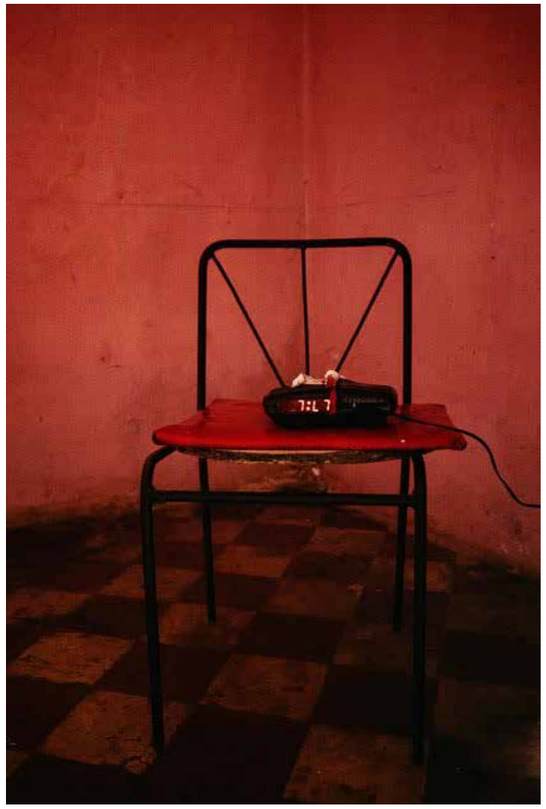
Des êtres humains surgissent parfois, de loin ou tout près. Qui sont-ils ? On n'en sait rien et on ne le saura pas. Peut être de simples rencontres, des silhouettes sur la route du voyageur qui semble lui-même s'oublier, transporté ailleurs. Oui Olivier voyage, entraîné dans une spirale, comme une toupie, comme un infatigable derviche tourneur. Les images se mêlent et se suivent comme se mêleraient des mots sur une page, sans ponctuation et en désordre, comme une ivresse photographique souhaitée et libre. Un rêve dans le vent, toujours omniprésent sur ces images. On voit aussi des barres de béton, périphérie de ville cimentée, comme celles que l'on traverse du regard en se rendant à l'aéroport, juste motivation pour s'éloigner, partir. Les animaux sont également présents dans les photos d'Olivier. Des oiseaux qui sortent d'un bois, et un phoque assez agressif. Sur une colline, on aperçoit une petite église perdue au milieu de nulle part, avec un cercueil ouvert. Faut-il y chercher un sens ? Apparemment non. D'ailleurs le cercueil est vide.

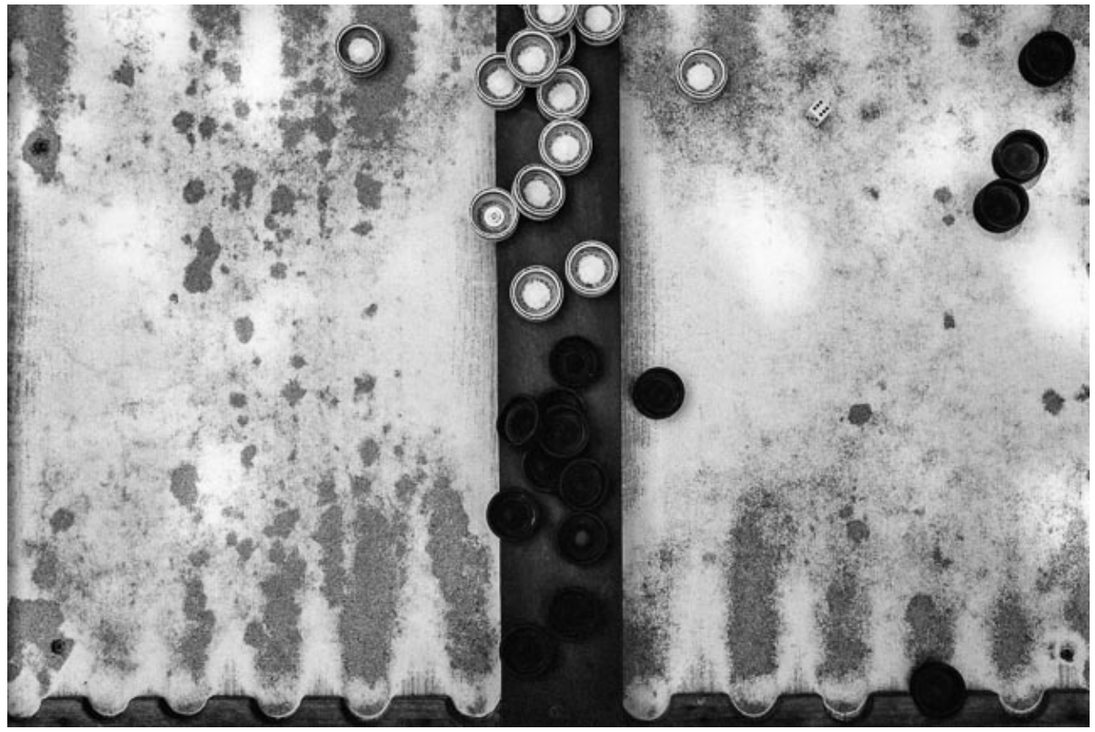
On découvre enfin ce qui pourrait être un taxi, la nuit, dans une ville inconnue, et puis un cinéma tout aussi vide, un cours de danse, peut-être un restaurant asiatique traduit en ombre chinoise, une autoroute qui longe un bord de mer bétonné, une femme noire au visage déchiré par la vie, écrasée sous un soleil de plomb et puis, et puis un pub comme ceux qu'on découvre de l'autre côté de la Manche, ou bien encore des nuages qui tombent et s'effondrent dans l'eau et des reflets colorés qui me font penser à la vieille Agfachrome, à jamais oubliée. Des ombres floues, à la croisée de chemins ponctués d'arbres, des visages méconnaissables dans une lumière matinale, aurore boréale... C'est le rêve d'Olivier, dans lequel il nous transporte sans nous donner d'explications, afin que nous le vivions ensemble, à demi éveillés, à demi endormis, un peu ivres. Mais tellement libres !

Naples le 9 juin 2017,
Nicolas Pascarel. Ecrivain. Photographe.

OLIVIER LÉGER WWW.OLIVIERL.NET

Autodidacte en photographie, l'auteur s'est formé au contact d'artistes de renoms. La rencontre décisive se fera avec le photographe Klavdij Sluban, et sera suivi de plusieurs workshops et d'une masterclass.Au travers de photographies prises lors de multiples voyages, c'est en fait une photographie autobiographique qui émerge. Le dialogue entre le monde et l'auteur, le monde visible et le monde intérieur, aboutit à un univers personnel onirique où, sensualité, nostalgie, noir, et présence féminine occupent une place centrale. Si certains peuvent photographier dans leur jardin, pour l'auteur, le voyage, le fait d'être ailleurs, agit comme un révélateur. Il permet une virginité du regard, celui de l'enfant qui découvre et s'émerveille. Au delà du chemin, c'est la découverte de soi et de ses obsessions.





PHILIPPE LEROUX

brassage

1>29 AVRIL 2018 | **12**

LE ROCHER DE PALMER, CENON

DU LUNDI AU VENDREDI 14H > 18H
OUVERTURE LE SAMEDI 7 ET LES SOIRS DE CONCERTS
1 RUE ARISTIDE BRIAND, 33152 CENON

Ils sont arrivés par la mer. Slimane, Artak, Alain, Hayarpi, Hasmik marchent sur l'eau. Leur silhouette se détache sur l'horizon azuréen. Leur visage est grave. Le regard porte loin. La fatigue ne soustrait rien à leur détermination. Avant, ils ont franchi les montagnes, traversé les villes, abandonné parents et amis, quitté la maison familiale. Partir pour travailler, payer pour trouver refuge, payer pour ne pas mourir, s'exiler pour échapper à l'ostracisme, à la guerre, à la misère. Partir pour sauver ses enfants. Ils ont rêvé d'asile, ils en rêvent toujours. Qui peut renoncer au rêve d'asile ?

Après ? Des ombres. Comment bâtir un chez-soi quand tout appelle à devenir invisible, indécelable, quand tout oblige à se fondre dans la masse corvéable et indistincte des exilés, des demandeurs d'asile, des réfugiés ? Peu importe la multiplicité des histoires, les singularités, car les voilà tous baptisés d'un nouveau nom : Migrants. Voilà leur nouvelle carnation. Voilà le nouveau magistère moralisateur : se conformer ou disparaitre du regard de l'autre. Voilà leur paysage.

Mais voilà aussi ce que l'on y lit dans le paysage : la géomorphogenèse des pas et des traversées, la matière des temps immémoriaux; foulées solidifiées dans l'argile grise, terrils des pieds et semelles qui gambillent et se mélangent aux pattes du héron cendré, du martin-pêcheur et de la sarcelle d'hiver; sautillements d'oiseaux, petits pas de danse sur la mer, une robe dans l'eau, une fillette danse, des coques dans les mains, des visages dans le sable, une larme de méduse : Brassage.

Le brassage se joue des frontières et des clôtures. Le brassage défie les lois et les hommes, les surpasse. Il est caillou au sommet du mont Ararat et cèdre dans les forêts du Djurdjura. Il est respiration. Il est bain de lumière dans un océan de matière. Il est langues.

Est-ce la mer qui porte Slimane, Artak, Alain, Hayarpi et Hasmik ? Est-ce leur foi ? Est-ce l'assurance de trouver de l'autre côté de la mer la justice et la paix ? Est-ce le désespoir qui les porte ? Ou son contraire ? Marche mythique, marche universelle, marche de l'espérance… marche brassée. Marcher à la rencontre de l'autre, aller au-devant de soi ; c'est cela la marche ! C'est offrir au monde un espace de liberté. C'est receler le monde tout en étant le monde. Marcher, c'est prendre et déprendre. C'est faire acte de compénétration. Marcher, c'est accomplir quelque chose qui n'appartient pas, qui ne fait pas loi, qui ne peut être ni soustrait ni ajouté. La marche est le lieu de la création, le lieu de toutes les langues et toutes les histoires. Marcher, c'est concevoir un paysage dans lequel a lieu l'abstraction qui conduit à l'universel, à la liquidité des corps, à l'épaississement de l'eau, à la fluidification des matières et des pensées : marcher sur l'eau.

Qu'on veuille contraindre à la marche ou l'en empêcher, la marche reste à jamais libre.
Slimane, Artak, Alain, Hayarpi et Hasmik marchent sur l'eau, ils marchent aussi sur la lune, dans les étoiles, ils marchent dans leur tête et nous y marchons tous. La méditerranée n'est pas un cimetière, elle ne peut être le lieu du naufrage de la raison, la méditerranée est un berceau, une étendue où faire ses premiers pas sur l'eau.

PHILIPPE LEROUX HTTPS://WWW.FACEBOOK.COM/PHILIPPELEROUX64

Né en 1964, Philippe Leroux a été formé à la photographie en studio et au tirage d'exposition à Marseille.Ses travaux l'ont amené à collaborer avec la presse nationale, notamment Courrier International et le Nouvel Observateur.Il réalise également de nombreuses commandes institutionnelles en région PACA. Il est membre fondateur du Collectif Àquatre. En 2016, il cesse son activité photographique professionnelle pour se consacrer à l'oléiculture et l'apiculture dans les Alpes de Haute Provence.

brassage

FRÉDÉRIC D. OBERLAND

jours redoutables

1>29 AVRIL 2018 | **13**

ESPACE SAINT RÉMI
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX

Une invitation au voyage intérieur, un memento mori visuel et sonore résolument épris de vie. Les jours redoutables désignent une période considérée comme particulièrement propice au repentir, alors même que l'humanité semble en instance d'un jugement dernier. Au point de départ, un livre à 4 mains : les photographies au grain sensuel et éclaté de Frédéric D. Oberland rencontrent les mots du poète Christophe Manon, égrainant moments de joies éphémères, plaisirs, défaites. Étreintes et paysages se révèlent mystérieuses épiphanies, contrastées et lumineuses, célébrant la rencontre et la fraternité.

«on se tient titubant au bord extrême de la planète la tête tourne un peu l'horizon moribond vacille sur son axe et l'univers bascule: nous voici bancals et pantelants race à la perspective oblique des rues glacées dont les trottoirs geignent sous nos pieds on erre hagards on se croise on s'évite et cependant chacun cherche peut-être encore la chaleur éphémère d'un geste de tendresse sous la lumière exaltée des néons - la nuque renversée on espère des prodiges dans l'euphorie équivoque d'une ivresse frelatée on voudrait tant se défaire de la nuit qui nous tient à la gorge toucher sa peau frémissante et translucide cesser de tourner dans la cage comme un vieux chien galeux caresser notre rage lui donner une teinte qui ne soit pas vulgaire et qu'elle reluise enfin puis se dissoudre dans l'air malingre tandis que la lueur spectrale du crépuscule crépite sous la dent et s'entortille dans notre chevelure on crache aux sphères courroucées des malédictions on adresse un fier majeur à la voûte étoilée on gesticule on trébuche en prenant
notre élan on aboie sauvagement sous les totems électriques en affrontant la ronde folle des gyrophares et des pavés qui volent le temps est à son comble on n'entend plus le bruissement des arbres ni le clapotis des astres dans le vaste chaudron des galaxies - que sait-on de ces vies chétives et radieuses brisées par le ressac insensé des solitudes ? comment se délester du petit sac de vide qui gonfle nos viscères? est-on encore capable de se regarder dans la glace sans égard et sans fard ? -on dérive sous les lignes inconsistantes de nos rêves qui s'évaporent parmi les insomnies on s'impatiente à trop attendre l'avenir on s'étourdit on se défile comme on peut on danse inlassablement mais les fleuves sont en crue les émotions débordent on se noie dans l'oubli de ce qu'on est une douleur s'infiltre ça chouine quelque part dans le tréfonds du cœur entre nos mains ce n'est qu'un tas de cendres et de gravats et rien n'assouvira la mort très coriace qui nous traque dans les impasses obscures où l'on s'est égarés - tout cela toutefois est d'une grande beauté »

Christophe Manon, extrait de *Jours Redoutables*, éditions Les Inaperçus, 2017

FRÉDÉRIC D. OBERLAND WWW.FREDERICDOBERLAND.COM

Photographe et musicien, Frédéric D. Oberland est né en 1978 à Paris. Après des études de sciences politiques (Paris I – Sorbonne) et de cinéma (La Fémis), il co-fonde les groupes Oiseaux-Tempête, FOUDRE!, Le Réveil des Tropiques, The Rustle of the Stars, FareWell Poetry. Il a participé ou réalisé depuis 2007 à une trentaine d'albums parus chez Sub Rosa, Gizeh Records, Music Fear Satan ou BLWBCK, pour certains illustrés de ses photographies. En 2015, il publie *Peregrinus Unique* un premier recueil photographique accompagné d'un disque solo, co-édité par Gazzar(r)a & VoxxoV Records. *Jours Redoutables*, un livre photo-texte en collaboration avec le poète Christophe Manon, paraît aux éditions Les Inaperçus en juin 2017. Pour l'exposition *Intériorités / La Traversée des Inquiétudes*, il investit les sous-sols de Labanque à Béthune et réalise *Labyrinth - Les Larmes de Minos*, une installation sonore et visuelle librement inspirée par *L'Expérience Intérieure* de Georges Bataille et *La Divine Comédie - L'Enfer* de Dante Aliegheri.

LUCIA PELUFFO

isabel

Isabel vient d'avoir 6 ans, c'est la fille de mon frère. Ensemble, nous avons pris des photographies pendant les trois dernières années. J'écris "nous avons pris" parce qu'elle a fait certaines photos à mes côtés, avec un appareil argentique.

Les jouets de mon enfance sont restés dans la maison où j'ai grandi, qui n'a pas changée, et où avec Isabel nous nous sommes construit un troisième monde. Un enfant, quand il joue, donne vie à des objets inanimés. Moi, dans le laboratoire, je répète le même jeu. Je prends l'objet, qui possède sa propre histoire, et je laisse la trace se créer dans chaque rayogramme.

L'enfance est une région culturellement dissociée de l'âge adulte, parfois habité par la terreur, la permanence des peurs infantiles et "l'autreté" des enfants. Il existe des frontières entre eux et les adultes, frontières que ce projet se propose d'identifier, explorer et déplacer.

Ensemble, on a construit un monde qui se superpose aux autres mondes, en devenant étranger, inexplicable. C'est le notre, et il s'écoule dans un présent en dehors le temps, qui prend vie dès qu'on le parcourt.

LUCIA PELUFFO WWW.LULUPELUFFO.COM

Née en 1989 à Buenos Aires, Argentine, Lucía Peluffo est Designer industriel (Université de Buenos Aires) et photographe. Elle a suivi sa formation artistique, en même temps qu'elle étudiait design, avec différents artistes argentins comme Lena Szankay, Diego Ortiz Mugica, Julieta Escardó, Agustina Triquell, et actuellement elle suit la formation annuelle Proyecto Imaginario, après avoir reçu une bourse d'études. Elle a vécu en France pendant l'année 2014, où elle a fait des cours de laboratoire argentique et de peinture chez Paris Ateliers.
Sa série "Isabel" a été publiée cette année dans la revue Camera, qui a aussi publié la série "Somos uno. Somos dos." ("On est un. On est deux.") en 2015, les deux fois dans la section "Au fil de vos images". Cette dernière série a été projetée dans le Tbilisi Photo Festival (Georgia) et dans les Tokyo International Foto Awards (TIFA).
En Juillet 2016 elle a publié un livre sur cette série, finaliste dans Encontros da Imagem (Portugal) et dans le Premio de Fotolibro Latinoamericano 2017 (Mexique). Des publications sur cette série ont été faites dans le journal national argentin La Nación, dans des sites web de France, Irlande, Angleterre et Autriche, et sur Monovisions, LensCulture et Self Publish Be Happy.
Elle a été sélectionnée pour les lectures de portfolio dans FoLa (Photothèque Latino-américaine, Argentine) et finaliste du Prix Francisco Ayerza pour la Photographie, octroyé par l'Académie Nationale des Beaux-Arts, deux fois, en 2016 et 2017, et lauréate du troisième prix dans le TIFA (Japon) en 2016.
Au mois de février 2017 elle a exposée individuellement la serie "Igual de nuevo", avec le commissariat de Lena Szankay, dans l'Alliance Française de Buenos Aires, après être sélectionnée dans l'appel à candidatures des Arts Visuelles. Cette même série a été exposée dans l'Université de Buenos Aires (FADU - UBA). Avec la série "Isabel", Lucía a été invitée par Le Creative Image Lab à exposer collectivement, dans une expo pop-up d'un jour, au festival Voies Off 2017, et aussi participé de la IVéme edition de Slideluck Buenos Aires, et fait une installation pendant la Nuit des Musées à l'Université de Buenos Aires.
Maintenant elle travaille comme designer freelance et a fondé son studio MORSA, avec Nicolás Vischi. En même temps elle donne des cours de laboratoire argentique noir et blanc et fait des tirages pour d'autres artistes.

AURÉLIE SCOUARNEC

anaon

Le peuple immense des âmes en peine s'appelle l'Anaon.
Anatole le Braz, La Légende de la mort en Basse-Bretagne, 1893

À l'origine, cette fascination d'enfant pour ce qui se joue dans les sutures du réel, l'obscur et le conte. Histoires racontées dans les assauts de la nuit, ou récitées dans un autre langage. Ce surgissement d'une énergie commune palpitant dans la roche, les rivières d'ombre, et les chairs animales. Des images comme une cartographie rituelle de cette circulation de l'invisible.

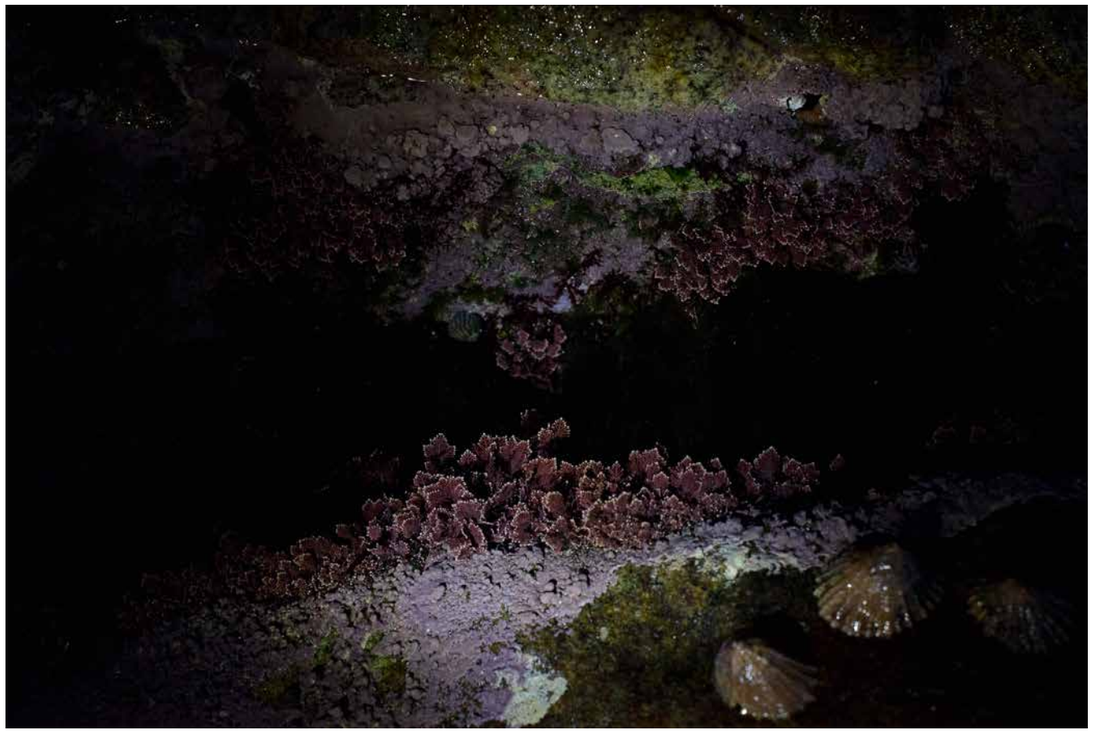
Avec des racines familiales ancrées dans le Finistère à proximité des Monts d'Arrée, territoire qui serait celui des portes de l'Enfer selon la croyance, les légendes bretonnes ont depuis longtemps imprégné mon imaginaire.
Enrichie par la lecture de textes comme ceux d'Anatole le Braz ou de François Marie-Luzel, cette série s'est ainsi esquissée comme une quête à la recherche de ce qui resterait de traces de rites et de contes anciens en Basse-Bretagne, partie la plus occidentale de la région bretonne. Dans cette région, l'enfer est un enfer froid, occupé par l'eau, les pluies, le brouillard. Les chevaux et les chiens sont ces animaux psychopompes qui escortent les âmes au royaume des morts.

Là où croyances païennes et pratiques religieuses sont encore étroitement liées, ces images naviguent parmi les figures qui peuplent les collectes de récits lus ou entendus. Elles m'ont également menée à la rencontre de formes de druidisme contemporain, notamment sous la forme d'un polythéisme vivant et renouvelé, au plus proche de l'expérience du sacré.
Cette série cherche ainsi à témoigner de cette singulière présence qui continue d'habiter ces espaces propices aux métamorphoses et aux manifestations de ce qui se trame dans les marges du visible.

AURÉLIE SCOUARNEC WWW.AURELIESCOUARNEC.COM

Née en 1990 à Argenteuil, en région parisienne, Aurélie Scouarnec vit et travaille à Paris. Orthophoniste de formation initiale et photographe autodidacte, elle fréquente ensuite le département photo du Centre Jean Verdier à Paris ainsi que les ateliers Beaux-Arts de la ville de Paris, et approfondit sa pratique photographique auprès de Claudine Doury. Son travail a notamment été exposé à Argenteuil et à Paris.

anaon



THIS IS NOT A MAP

usa

Jean-Christophe Béchet, François Fontaine, Sacha Goldberger, Ronan Guillou, Rémi Noël

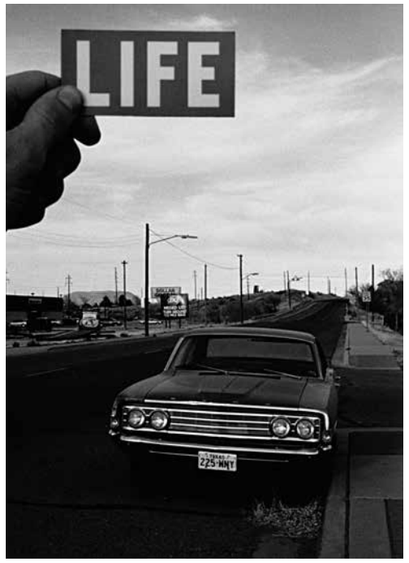
THIS IS NOT A MAP est un projet éditorial né de l'idée originale de présenter la photographie sous la forme d'un objet familier aux photographes voyageurs : la carte routière.
Des cartes qui célèbrent la rencontre d'un photographe et d'un lieu. Et invitent l'œil à voyager librement d'une image à l'autre, comme quand il découvre un territoire inconnu. Ceci n'est pas une carte mais un voyage photographique...ITINERAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS accueille les 5 étapes américaines de la jeune collection.
LAS VEGAS désenchanté par Ronan Guillou.
ORLANDO dans la brume du petit matin par Jean-Christophe Béchet.
BROOKLYN et sa communauté Loubavitch par Sacha Goldberger
La CALIFORNIE des surfeurs rêvée par François Fontaine
Le TEXAS imaginaire de Rémi Noël.

THIS IS NOT A MAP WWW.THISISNOTAMAP.COM

Poetry Wanted est une petite maison d'édition française spécialisée dans la photographie. La collection THIS IS NOT A MAP se présente sous forme de cartes parfaitement inutiles qui célèbrent la rencontre d'un photographe et d'un lieu. Poetry Wanted a été fondée en 2013 par Rémi Noël.

L'ASCENSEUR VÉGÉTAL

TOUS LES JOURS DE 11H > 19H
20 RUE BOUQUIÈRE, 33000 BORDEAUX



The New York Times

USA WEST
64
Californie
California

CYRUS CORNUT

chongqing, sur les quatre rives du temps qui passe

Cette année, nous avons proposé à l'association Act'Image d'investir le marché de Lerme avec une programmation de son choix. En partenariat avec Central DUPON Images et Singular Lens, ils ont choisi de vous mener en Chine avec Cyrus Cornut et sa série CHONGQING, sur les quatre rives du temps qui passe.

Municipalité de Chongqing, République Populaire de Chine, 34 millions d'habitants. L'une des plus fortes croissances démographiques et économiques mondiales. L'agglomération centrale de 15 millions d'âmes se voit perfuser de près de 300 000 nouveaux arrivants chaque année. J'ai arpenté Chongqing, la « ville Montagne », sillonnée par le fleuve Yangtsé et la rivière Jialing, cette ville qui peine à percer l'épais brouillard qui la recouvre toute l'année.

Héritière des déplacés du barrage des Trois-Gorges et fille des autorités pékinoises qui l'ont élevées au rang de municipalité au même titre que ses grandes soeurs de la côte Est, Chongqing s'est développée à une vitesse vertigineuse. Formes urbaines et infrastructures ont jailli défiant la gravité, épousant les reliefs de ses quatre rives escarpées et gravées par ses cours d'eau, La vitesse de l'urbanisation a pris de haut le temps lent des pêcheurs, de l'érosion des fleuves, de l'éclosion puissante des montagnes.

La danse ininterrompue des grues et des pelleteuses empile les hommes avec une rapidité déconcertante. Plus aucun obstacle n'empêche les tours de s'élancer. Elles se reproduisent presque à l'identique, comme des métastases. Les réseaux de transport traversent les eaux, transpercent les roches, gravissent les coteaux, faisant fi de la puissance des éléments. Le fleuve est devenu l'artère qui fait battre un coeur économique résolument tourné vers la conquête économique de l'Ouest par la nouvelle route de la soie.

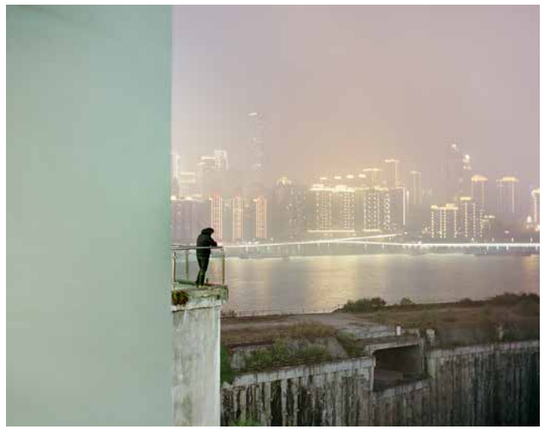
Seules les rives, quasi sauvages, résistent et s'allient aux caprices du Fleuve. Des hommes assis sur ses berges regardent ses méandres et leurs horizons s'obstruer et ses flans s'épaissir. Ils cultivent encore ici et là quelques jardins nourriciers en attendant avec fatalité que les derniers bouts de terres nues disparaissent.

CYRUS CORNUT WWW.CYRUSCORNUT.COM/

Architecte de formation, et ayant suivit des études de Biologie à Paris VI, il exerce aujourd'hui en tant que photographe. Son travail s'oriente dans un premier temps sur la ville, sa plastique et ses évolutions, ses traces, ses vides, et sur les comportements humains qu'elle induit. En 2006, son travail sur les villes chinoises est exposé aux Rencontres Internationales de la photographie d'Arles sous la direction artistique de Raymond Depardon. Il est membre de l'agence coopérative Picturetank depuis 2007 En 2010, avec le groupe France14, il expose «Voyage en périphérie», travail sur les paysages de logements de masses en Île de France. Ce travail ainsi que les précédents ont été exposés en France (Rencontres d'Arles, BNF Mitterrand à Paris, Arsenal de Metz..) et à l'étranger (Chine , Singapour, Australie...) A partir de 2011 ses recherches s'orientent également sur la place du végétal dans le paysage urbain, mais aussi vers le paysage rural. De sa collaboration avec Nicolas Cornut né la série "Le voyage d'Alberstein". Ce travail tente la synthèse entre différents questionnements sur l'humain, son environnement naturel, planifié ou relationnel et le cadre temporel dans lequel il évolue.

CYRUS CORNUT

chongqing, sur les quatre rives du temps qui passe



28e ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

WWW.ITIPHOTO.COM

Contact presse. Vincent Bengold/Pixels & Grains d'Artgent ©2018. 06 62 85 38 41 contact@itiphoto.com